

Emilia Koustova (éd.), *Combattre, survivre, témoigner. Expériences soviétiques de la Seconde Guerre mondiale*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2020, 469 p. – ISBN 979-10-344-0036-2.

Le récit « né de la guerre et écrit à la première personne » constitue un appui durant le combat et un instrument de survie – tel est le principe fédérateur de l'ouvrage collectif dirigé par Emilia Koustova. Il regroupe neuf études de documents personnels (journaux intimes et correspondances, notes de guerre et mémoires, entretiens et lettres « au pouvoir », etc.), destinées à combler certaines lacunes du récit officiel soviétique sur la Seconde Guerre mondiale. Les domaines que ce dernier oblitère – occupation, collaboration, captivité et Shoah – intéressent les auteurs au premier chef. Depuis une vague de publications des traces de voix d'« en bas » dans les années 1990, le champ académique a nuancé la dissonance qu'elles pouvaient apporter dans le tissu discursif du pouvoir central. Désormais, l'adhésion aux techniques disciplinaires et leur détournement s'offrent comme un canevas d'interprétation majeur des écrits intimes. Cet ouvrage prolonge et ouvre ce champ d'études grâce à d'autres connexions épistémologiques. *Primo*, il s'enracine dans l'évolution de l'histoire d'« en bas », en particulier dans le « renouvellement des usages » de sources personnelles sur le vécu pendant la guerre. *Deuxio*, le livre interroge les retombées sociales de l'incitation structurelle à l'autobiographie – caractéristique du stalinisme. Enfin, presque tous les auteurs adhèrent au modèle de la « vie sociale » des documents et restituent « les contextes dans lesquels cette mise en mots et en texte se réalise et les devenir du témoignage ainsi produit » (p. 34). C'est ainsi que cette publication se distingue des études des ego-documents dans d'autres aires culturelles, tandis qu'elle partage avec elles l'intérêt pour la diversité d'expériences, la restitution des chaînes d'usage de témoignages,

l'acceptation de ces derniers comme actes et les multiples jonctions entre le vécu ordinaire et le contexte extraordinaire.

La polyphonie est ici assumée et recherchée. Les auteurs analysent comment des individus, marginalisés ou, au contraire, légitimes dans l'État soviétique, narrent leur guerre. Alain Blum explore les traces de la perception de violences (contre les Juifs, contre la population lituanienne et les prisonniers de guerre soviétiques) par une jeune Lituanienne, étrangère à la socialisation soviétique. Emilia Koustova se penche sur le carnet de guerre du journaliste de la *Pravda* Piotr Lidov, ayant couvert l'annexion de la Pologne orientale et de l'Estonie, les combats en Ukraine et ayant signé plusieurs articles sur les crimes nazis. Elle montre comment, au nom de sa profession, Lidov critique le contrôle étatique des médias. Les documents personnels de son homologue, cinéaste Mark Troïanovski, permettent à Vanessa Voisin d'examiner la structuration du milieu cinématographique, les conditions de travail aux côtés de l'armée et les silences qui pèsent sur la Shoah. En étudiant la correspondance d'une tireuse d'élite, Amandine Regamey met au jour le déficit de légitimité d'une femme combattante d'une part, et les vecteurs de l'acceptation de la violence à petite échelle (médias, relecture de la mémoire familiale et nationale) de l'autre. Dans un chapitre consacré au façonnement des témoignages par la commission « d'histoire de la Grande Guerre patriotique auprès de l'Académie des sciences de l'URSS », Amandine Regamey éclaire également des formes d'autocensure et de censure qui façonnent l'autobiographie d'un soldat. Oleg Budnitski et Ludmila Novikova scrutent l'entretien d'un ouvrier qui a traversé l'occupation nazie et a quitté l'Union soviétique. Exposant comment les chercheurs du projet Harvard ont effectué de tels entretiens entre 1950 et 1951, les auteurs historicisent les attitudes variables de l'interviewé envers le pouvoir soviétique et l'occupant nazi. Alain Blum et Emilia Koustova analysent les interrogatoires de rescapés Juifs en Lituanie menés par la police politique après la Seconde Guerre mondiale et mettent en lumière deux traits de ces « biographies policières » : omission de la Shoah et ordonnancement des éléments biographiques en fonction de la catégorisation de personnes entre « pro- » ou « anti-soviétiques ». Vladimir Solonari décortique à son tour l'histoire d'Alexandre Petrovski, dirigeant local du parti et chef du réseau de résistance à Odessa sous l'occupation nazie, réprimé par le tribunal militaire soviétique en 1945. L'autobiographie qu'il rédigea à l'intention de Kalinine, dans l'espoir

d'obtenir une grâce, met en exergue l'émiettement des solidarités collectives et l'incorporation du parler bolchevique. Enfin, Boris Kovalev décompose les lettres et l'autobiographie d'un imposteur qui s'inventa dès les années 1920 une biographie honorifique ; il fut ensuite condamné pour sa collaboration durant la Seconde Guerre mondiale, puis reconstruisit sa biographie dans les années 1950 dans son adresse à Khrouchtchev, pariant lucidement sur la circulation médiocre des informations en Union soviétique et sur le caractère massif de l'amnistie. L'ouvrage est complété par une annexe rédigée par le fin connaisseur des archives ukrainiennes Roman Podkur. Ce dernier expose l'immense diversité des fonds d'archives sur l'histoire de l'occupation, conservés en Ukraine (documents des administrations allemandes et locales sous l'occupation, ceux des résistants antinazis et de la police politique soviétique). L'usage de ces documents était restreint au KGB à l'époque soviétique puis, dès leur déclassification massive en Ukraine indépendante, ils ont alimenté nombre de travaux scientifiques. Les ego-documents qu'ils regroupent couvrent toute une palette de positionnements individuels en temps de guerre : plaintes formulées aux autorités d'occupation nazie, carnets de partisans, témoignages de rescapés, autobiographies et interrogatoires qui émanent de la surveillance politique soviétique, etc. L'histoire de la formation de ces fonds et de leurs usages hautement politisés, retracée par Podkur, dessine une constellation de pratiques d'encadrement et de surveillance dans laquelle est prise toute expression de soi, instrumentalisée par la suite.

Plusieurs domaines de connaissance – histoire de la subjectivité, études mémorielles, histoire des professions, histoire des communications et étude critique des protocoles de constitution des archives – se combinent dans l'ouvrage. L'analyse textuelle et l'examen des conditions institutionnelles et sociales qui favorisent l'émergence d'un document personnel sont ici mis au profit d'une histoire sociale de l'Union soviétique pendant la guerre et l'occupation. Chacun des écrits contrarie les désirs normatifs de la cohésion nationale et de la construction étatique – mobiles de tout mythe de guerre. Tous révèlent en revanche des tensions sociales, l'enchevêtrement de silences et diverses facettes du contrôle de la population par les registres langagiers. Les chapitres éclairent successivement les réemplois de ces écrits : au profit d'une écriture vernissée de la mémoire de la guerre ou, au contraire, pour le compte de la contestation de cette mémoire homogène.

Chaque ensemble de textes est replacé au sein d'une évolution globale qui va de l'oblitération vers la renommée et la muséification, d'une complétude et d'une fragilité du récit personnel vers l'aplanissement de toute aspérité. Ces strates de réflexion sont complexifiées par le classement des chapitres selon le degré d'encadrement des récits : de l'écriture intime et échanges épistolaires, vers des témoignages suscités et obtenus sous contrainte.

Par ailleurs, le présent ouvrage appréhende les récits personnels dans une perspective relationnelle. Les auteurs juxtaposent l'analyse interne des textes et la prise en considération des destinataires (Commission d'État d'enquête sur les crimes de guerre, commission Mints, autorités professionnelles, chercheurs de Harvard, police politique et chefs d'État). Plusieurs phases du façonnement de ces archives-palimpsestes se font écho : injonction à témoigner par écrit, contrôle des correspondances, recherche des explications de son bannissement et d'une légitimité politique, jeu avec la culture soviétique du secret. Parce qu'ils sont directement et indirectement sollicités auprès de personnes plus ou moins socialisées dans l'univers politique soviétique, leur potentiel pour combler les lacunes du récit mythique varie et cela nécessite de mobiliser diverses méthodes de décryptage. La palette est variée entre ceux, qui affichent une résistance sourde à l'Union soviétique et mentionnent à demi-mot les violences perpétrées par les nazis, et ceux qui s'appuient sur leur proximité professionnelle de l'appareil d'État pour s'emparer d'un espace d'autonomie. De la sorte, ce travail riche nous renseigne sur les structures de pouvoir (*via* la construction des identités et le contrôle) qui jettent le fondement de la production et des maniements des traces documentaires personnelles.

Irina Tcherneva

CNRS

UMR 7172 – THALIM